

« *Mon cher grand fou...* »

Dialogue et/ou monologue amoureux dans les lettres de
Gabrielle Roy à Marcel Carbotte (1947-1950)

Sophie Marcotte

Le Survenant et Bonheur d'occasion : rencontre de deux mondes
Volume 33, numéro 3, hiver 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036083ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/036083ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)
1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Marcotte, S. (1997). « *Mon cher grand fou...* » : dialogue et/ou monologue amoureux dans les lettres de Gabrielle Roy à Marcel Carbotte (1947-1950). *Études françaises*, 33 (3), 93–102. <https://doi.org/10.7202/036083ar>

Résumé de l'article

S'échelonnant sur une trentaine d'années (1947-1979), la correspondance inédite de Gabrielle Roy et de Marcel Carbotte présente pour la critique non seulement un intérêt biographique, mais surtout un intérêt littéraire. Dans les lettres d'amour proprement dites (1947-1950), Gabrielle tente d'établir un dialogue avec Marcel, dialogue qui très tôt dans la relation va tendre vers le « monologue » amoureux. Cette étude montre que dès le début de la relation épistolaire, Marcel ne représente déjà — ce qui est indirectement confirmé par le fait que l'auteure elle-même a reconnu l'intérêt littéraire de cette correspondance — qu'un prétexte à la concrétisation de ce qui hante l'existence entière de Gabrielle Roy : la création.

« *Mon cher
grand fou...* »
Dialogue et/ou monologue
amoureux dans les
lettres de Gabrielle Roy à
Marcel Carbotte (1947-1950)¹

SOPHIE MARCOTTE

La correspondance inédite de Gabrielle Roy et de son mari, le docteur Marcel Carbotte, s'échelonne sur une trentaine d'années, c'est-à-dire de 1947 à 1979 ; 471 lettres de Gabrielle² à Marcel et 211 lettres de Marcel à Gabrielle³ sont conservées dans le Fonds Gabrielle Roy de la Bibliothèque nationale du Canada à Ottawa.

Cette volumineuse correspondance constitue un réservoir d'une grande richesse pour qui s'intéresse à la biographie de la romancière. Mais ces lettres présentent aussi un intérêt pour la critique littéraire. Gabrielle Roy a d'ailleurs exprimé le souhait, avant sa mort, que deux de ses « correspondances » soient

1. La préparation de cet article, qui s'inspire en grande partie d'une communication donnée à l'ACFAS (Trois-Rivières, 14 mai 1997), a été rendue possible grâce à des subventions du CRSH et du Fonds FCAR pour l'édition et l'étude des inédits de Gabrielle Roy, projet de recherche dirigé par François Ricard et Jane Everett de l'Université McGill.

2. François Ricard, *Inventaire des archives personnelles de Gabrielle Roy conservées à la Bibliothèque nationale du Canada*, Montréal, Éditions du Boréal, 1991, p. 73.

3. *Ibid.*, p. 78.

publiées : les lettres à Bernadette, sa sœur aînée, parues en 1988⁴, et la correspondance avec Marcel, dont l'édition critique est présentement en cours.

Le fait que Gabrielle Roy ait reconnu l'intérêt littéraire des lettres adressées à son mari n'est pas sans lien, selon moi, avec la nature même de la communication épistolaire entre les époux. C'est du moins ce que j'analyserai ici, en montrant que dans les lettres échangées entre 1947 et 1950, le « dialogue » amoureux bascule rapidement vers le « soliloque » amoureux. À partir de son séjour à Upshire à l'automne 1949, point tournant dans le discours épistolaire, Gabrielle semble écrire davantage pour elle-même que pour son destinataire, ses lettres se rapprochant parfois même du journal intime⁵. L'*Autre* — Marcel — ne représente dès lors qu'un prétexte à la concrétisation de ce qui hante son existence entière : la création.

LA LETTRE D'AMOUR

« La lettre d'amour est, écrit Bernard Bray, un obligatoire élément de la scène amoureuse⁶ ». Fondée sur l'absence de l'*Autre*, elle est le lieu privilégié de l'expression du sentiment amoureux. Aussi livre-t-elle des précisions « sur une vie, sur un tempérament, sur une culture, sur un style⁷ ». Dans les romans épistolaires, les lettres d'amour, prises dans leur ensemble, forment le « récit⁸ » de la relation amoureuse. Mais — comme c'est le cas des lettres de Gabrielle Roy à Marcel Carbotte — elles constituent, dans leur individualité, l'expression de l'affection et de l'ennui, tout en contribuant à meubler le vide d'une séparation temporaire, volontaire ou obligée, entre deux amants.

L'élément central de la lettre d'amour est la « déclaration », que Roland Barthes définit comme « la propension du sujet amoureux à entretenir, avec une émotion contenue, l'être aimé, de son amour, de soi, d'eux : la déclaration ne porte pas sur l'aveu de l'amour, mais sur la forme, infiniment commentée, de la relation amoureuse⁹ ». Globalement, le contenu de la lettre d'amour se résume ainsi à la déclaration des sentiments, du désir,

4. Gabrielle Roy, *Ma chère petite sœur. Lettres à Bernadette 1943-1970*, François Ricard (édit.), Montréal, Éditions du Boréal, 1988, 261 p.

5. Jean Rousset (dans *Forme et signification*, Paris, Librairie José Corti, 1962, p. 78) écrit que « l'épistolier [...] écrit [parfois] davantage pour lui-même que pour l'Autre, et la lettre tend ainsi vers le journal intime ».

6. Bernard Bray, « Treize propos sur la lettre d'amour », *Textuel*, n° 24, Paris, Université de Paris VII, 1992, p. 9.

7. *Ibid.*, p. 10.

8. *Ibid.*

9. Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Éditions du Seuil, « Tel Quel », p. 87.

de l'ennui et, surtout, au commentaire de la « relation » elle-même. Barthes ajoute que « la lettre d'amour attend sa réponse ; elle enjoint implicitement à l'autre de répondre, faute de quoi son image s'altère, devient autre¹⁰ » : c'est dire que la « déclaration », mais surtout la communication épistolaire dans son ensemble, ne revêtent pas la même signification selon que le destinataire répond ou non aux lettres qui lui sont adressées par l'être aimé.

Cependant, au sens plus large du terme, la « déclaration » correspond à un « type » de lettre d'amour. Il est en effet possible, d'après Bernard Bray, de classer les lettres d'amour « selon la référence de leur contenu au bonheur à deux dessiné dans l'imagination¹¹ ». Outre les lettres de « déclaration », les principales catégories distinguées par Bray sont les lettres « de demande ou de supplication », les lettres « de jalousie », les lettres « d'excuse et de justification », les lettres « de refus », les lettres de « reproche », les lettres « d'apaisement, de réconciliation » et, finalement, les lettres « de rupture », « de séparation résignée » ou « d'adieu serein ».

Cela dit, certains éléments de la lettre d'amour permettent de juger, ou du moins de douter, de la « spontanéité » et de la « sincérité¹² » des sentiments exprimés. Les formules répétées et la reprise d'images « types » du code amoureux — comme l'évocation de la première rencontre — constituent des indices qui obligent à nuancer la signification du discours amoureux. Ainsi, note Jean-Louis Cornille, dans sa tentative de séduction de l'Autre, l'amant-épistolier « emprunte » certains « procédés [...] à la fiction¹³ » et tend du même coup, dans son discours amoureux, vers l'énoncé secret d'un « Imaginaire ».

LE « DIALOGUE » AMOUREUX : 1947-1948

Au cours de l'été 1947, au terme duquel Gabrielle Roy et Marcel Carbotte vont se marier, Gabrielle séjourne à Kenora, dans le nord de l'Ontario, alors que son futur époux pratique la médecine à Saint-Boniface. Cette première séparation marque le début d'une « abondante¹⁴ » correspondance qui caractérisera l'existence du couple jusqu'au dernier voyage de Gabrielle en 1979.

10. *Ibid.*, p. 189.

11. Bernard Bray, *op. cit.*, p. 10.

12. *Ibid.*, p. 9.

13. Jean-Louis Cornille, *L'Amour des lettres ou le contrat déchiré*, [s.l.], Mannheim-Analytiques, 1985, p. 8-11.

14. François Ricard, *Gabrielle Roy, une vie*, Montréal, Boréal, 1996, p. 297.

Comme le souligne François Ricard, les lettres de l'été 1947, celles qui précèdent le mariage de Gabrielle et Marcel, sont des « lettres d'amour » proprement dites :

[...] Presque chaque jour, elle écrit aussi à son « Cher grand fou » de Marcel, qui lui répond régulièrement. Ces lettres de l'été 1947 [...] éclairent, dès l'origine, la nature du lien qui unit les futurs époux et le « pacte » plus ou moins explicite sur lequel va reposer leur relation. [...] ces lettres, en un mot, sont des lettres d'amour¹⁵.

Ces lettres sont d'abord le lieu de l'expression du sentiment amoureux, du « désir » :

Toutefois, nous nous en sortirons de bonne heure, n'est-ce pas ? [...] Après, ce sera à toi de céder à mes *prières*, de te libérer autant que possible et de commencer ton feu à toi, dans ta forge à côté de la mienne. Ce fera un beau chœur d'enclumes ! Comme ce sera bon et utile ! (Kenora, 23 juillet 1947.)

Mais surtout, les lettres de l'été 1947 sont à l'origine de l'établissement d'un « dialogue » entre les correspondants. On le constate dès la toute première lettre de Gabrielle à Marcel, où il est fait mention de l'émergence d'un échange réciproque de *recommandations* concernant leur santé : « Comme c'est drôle ; nous allons maintenant nous faire des recommandations et défendre à l'un ce dont l'autre lui-même est affligé » (Kenora, 14 juillet 1947).

Dans cette ligne d'idées, certains indices textuels, comme l'emploi répété du « tu », l'utilisation du discours rapporté, le recours à des expressions telles que « l'un à l'autre » et au pronom « nous » pour désigner le couple comme une entité, révèlent l'existence du dialogue amoureux entre Gabrielle et son correspondant :

Tu m'as dit qu'il fallait s'ouvrir le cœur *l'un à l'autre*, afin qu'il n'y ait jamais de malentendus entre *nous*. Et comme *tu* as raison ! Seulement, quelquefois, on risque ainsi, n'est-ce pas, de causer du chagrin. Maintenant, chéri, je conçois mieux *ton* point de vue, ayant passé des heures à l'examiner. Je *te* trouve excessivement généreux, et puis, hélas, bien sensible, trop sensible peut-être. *Nous* essaierons de *nous* épargner *l'un l'autre*, en ménageant justement cet excès de sensibilité qui, s'il est un peu notre ennemi, est bien aussi un peu la raison, ne trouves-tu pas, que *nous nous* soyons trouvés, reconnus et aimés. (Kenora, 23 juillet 1947.)

Dans ce cas, c'est Marcel qui a inauguré l'échange — le dialogue —, Gabrielle rapportant ses propos par l'emploi du style

15. *Ibid.*

indirect libre. C'est le « nous », donc le couple, qui est mis en cause, et non seulement l'un ou l'autre des amants.

Les lettres de l'année 1948¹⁶ sont également des lettres d'amour, parce qu'elles constituent la manifestation des sentiments amoureux de Gabrielle et de ses attentes face à l'évolution de la relation avec l'être aimé.

Ma prière continue à être celle-ci : te rendre heureux, Marcel chéri, heureux non pas d'un petit bonheur placide, fait surtout d'habitudes calmes, routinières et sans heurts, mais heureux jusqu'à chérir certaines souffrances, certains aspects de la douleur à cause de la profonde réalisation de soi qu'ils peuvent provoquer. C'est la plus haute façon d'aimer que je connaisse et je ne crains plus de t'aimer de la sorte. (Genève, 14 janvier 1948.)

La communication épistolaire, comme dans les lettres de l'été 1947, consiste essentiellement en un échange de sentiments, d'aveux et en une tentative d'anéantissement de la distance entre les correspondants :

Tu me fais un aveu ravissant dans ta lettre de mardi, disant : Je t'aime comme un moi idéalisé. Ah, chéri ! que cela me fait plaisir et que je voudrais arriver à exprimer en plus de tout ce que je pense, tout ce que ton esprit contient de délicates et nobles pensées. Moi aussi, je t'aime, mon Marcel, mon fol amant, au point que parfois je ressens de l'effroi. Jamais aucuns liens avant toi ne m'avaient retenue, sauf ceux de la destinée, si terribles, si durs, mais contre lesquels il ne donne rien de lutter. (Genève, 29 janvier 1948.)

La présence du dialogue dans le discours épistolaire est une fois de plus illustrée par des indices textuels tels le jeu des pronoms et l'utilisation du « nous » pour désigner l'entité « couple ».

Tout de même, chéri, ne cède pas par amour pour moi à un sentiment de désolation aussi intense. Lorsque nous nous retrouverons ensemble, ce sera si délicieux, si merveilleux, qu'en gardant l'esprit tourné vers cette perspective joyeuse, sûrement tu trouveras le courage d'endurer encore quelques autres semaines de séparation. (Concarneau, 9 juillet 1948.)

Nous avons chanté, tous les deux, au même moment à ce que je vois, des lamentations contre la chaleur. Et tous deux nous nous sommes rappelé Kenora qui évoque peut-être la chaleur étouffante mais sans doute quelque impression autre, liée à notre vie, puisque si spontanément nous nous y reportons. (Concarneau, 29 juillet 1949.)

16. Gabrielle séjourne à Genève en janvier 1948, alors que Marcel se trouve à Paris. Puis, elle passe l'été 1948 à Concarneau.

L'écriture de la lettre se rapproche ainsi du mode « actif » tel que défini par Susan Lee Carrell en ce qu'elle met au premier plan les « interactions » et les « rapports réciproques » entre Gabrielle et son destinataire¹⁷.

Cependant, on trouve déjà, dans ces lettres de l'année 1948, des indices qui laissent supposer que le discours amoureux de Gabrielle tend vers l'imaginaire, le monologue et que la création devient graduellement le prétexte à l'écriture épistolaire. En effet, Gabrielle, à quelques reprises dans ses lettres, met l'accent sur l'importance de sa « vie intérieure » et sur ses difficultés à évoluer dans la réalité : « Je n'ai jamais su naviguer dans les eaux troubles du réel, et maintenant plus que jamais j'aspire à une évasion totale, vers la vie intérieure, seule vraie, seule toujours profondément significative à mes yeux » (Genève, 15 janvier 1948). Elle dit également, à cet égard, que « tout l'important de [...] [sa] vie tient de plus en plus aux nuances de la vie intérieure » (Concarneau, 10 juillet 1948). Quelquefois aussi, elle évoque l'apport de l'imagination dans sa tentative de vaincre la solitude et l'ennui de l'Autre, ce qui sous-entend une part de création dans l'écriture de ses lettres. « Toujours, en imagination, mon esprit s'entretient avec le tien [...] » (Concarneau, 12 juillet 1948) ; « Je poursuis une espèce de dialogue intérieur continu, soit avec toi, soit avec les personnages de mon imagination, et c'est bien ainsi car c'est la seule façon que j'ai de m'évader » (Concarneau, 31 juillet 1948). Enfin, bien qu'elle fasse parfois part d'entrée de jeu à Marcel qu'il ne se passe « rien de nouveau » (Concarneau, 28 juin 1948), Gabrielle lui écrit de longues lettres, qui fourmillent de descriptions détaillées et d'anecdotes. L'important à ses yeux n'est donc pas l'intérêt potentiel de ce qu'elle raconte, mais simplement l'écriture, comme elle l'affirme dans sa *deuxième* lettre du 15 janvier 1948 : « Que pourrais-je faire de mieux pour occuper une partie de cette longue soirée que de t'écrire ! À peine ai-je terminé une lettre que j'éprouve le besoin d'en commencer une autre » (Genève). C'est ainsi que du dialogue amoureux initial des lettres de l'été 1947, le discours de Gabrielle Roy évolue progressivement, dans ses lettres à Marcel, vers le monologue.

DE L'ÉCRITURE « POUR » L'AUTRE À L'ÉCRITURE « POUR » SOI : UPSHIRE (1949)

Cela étant dit, même si l'on écrit généralement pour tenter un rapprochement avec l'Autre, c'est la « possibilité idéale de

17. Susan Lee Carrell, *Le Soliloque de la passion féminine ou le dialogue illusoire. Étude d'une formule monophonique de la littérature épistolaire*, Paris, Éditions Jean-Michel Place, 1982, Collection « Études littéraires françaises », n° 12, p. 11.

ne pas communiquer [qui] est sans doute la raison pour laquelle [l'écrivain] [...] entretient souvent des correspondances volumineuses, acharnées¹⁸ ». Dans cette perspective, l'écriture épistolaire devient le moyen privilégié de se rapprocher non pas de l'Autre, mais de l'expression littéraire, de la création. Ronald C. Rosbottom note d'ailleurs que déjà, par l'usage du *Je* dans la lettre, il y a un refus implicite de l'Autre¹⁹.

C'est ce qui semble apparaître dans le discours amoureux des lettres adressées à Marcel à l'automne 1949, lors du séjour de Gabrielle à Upshire, en banlieue de Londres. À cet égard, on constate d'abord que Gabrielle reproche fréquemment à son correspondant son manque d'assiduité à l'écriture épistolaire. Mais paradoxalement, alors que l'on pourrait s'attendre à ce que le destinataire mette fin à la communication dans de telles circonstances, Gabrielle poursuit l'écriture quasi quotidienne de ses longues missives ; elle procède ainsi, petit à petit, à la « destruction » de l'*Autre* qu'incarne Marcel, destruction qui, pour reprendre l'idée de Kaufmann, substitue la création à l'absence de l'*Autre*²⁰. L'*Amour* remplace l'*Autre* comme objet de désir et de passion ; du dialogue, le discours de Gabrielle passe ainsi au « monologue amoureux ».

Les lettres écrites à Upshire, à l'automne 1949, tendent non seulement vers le journal intime, mais elles laissent voir à quel point l'environnement d'Upshire est propice à la création. Cela n'est d'ailleurs pas sans évoquer la genèse du projet d'écriture chez Gabrielle Roy, que cette dernière associe elle-même, dans son autobiographie, à son séjour chez Esther Perfect en 1938. Dès lors, écrit son biographe,

l'écriture [...] reste liée [...] aux conditions dans lesquelles elle lui est apparue dès l'origine, à Century Cottage, loin de tout, dans l'ambiance protégée et paisible, idyllique, comme amniotique, que créaient autour de la jeune artiste un paysage accueillant et la présence d'Esther²¹.

Dans les lettres de l'automne 1949, ce sont d'abord les descriptions détaillées de la nature et de ses manifestations qui montrent cette tendance à la création dans l'écriture épistolaire. En fait, l'écriture dépend en grande partie de l'influence de l'environnement. Gabrielle écrit à Marcel :

18. Vincent Kaufmann, *L'Équivoque épistolaire*, Paris, Éditions de Minuit, 1990, « Critique », p. 8.

19. Ronald C. Rosbottom, « Motifs in Epistolarity Fiction : Analysis of a Narrative Sub-Genre », *L'Esprit créateur*, vol. 17, n° 4, 1977, p. 279-301.

20. Vincent Kaufmann, *op. cit.*, p. 111.

21. François Ricard, *Gabrielle Roy, une vie, op. cit.*, p. 381.

Mes lettres sont loin d'être intéressantes comme je le voudrais. Je ne sais si c'est la détente que doit nécessairement provoquer une vie si tranquille, dans ce petit village endormi, qui en est la cause, mais je me sens d'une paresse intellectuelle complète. Mes pensées sont assoupies à l'égal du silence qui règne à Upshire. (Upshire, 23 août 1949.)

Désormais, ce n'est plus l'Autre qui est indispensable à Gabrielle, mais bien l'écriture, comme le sous-entend ce passage tiré de la lettre qu'elle adresse à Marcel le jour même de son arrivée chez Esther Perfect :

Dès cet après-midi, je t'écrirai plus longuement. L'endroit est aussi charmant que mon souvenir me le présentait, à part quelques petites lacunes [...]. Seulement, je m'aperçois déjà à quel point je suis habituée à toi, mon chéri, et comme sans toi, je ne suis plus que la moitié de moi-même. (Upshire, 15 août 1949.)

Sans doute pourrait-on supposer ici que c'est le fait d'écrire à Marcel — donc l'écriture en soi —, plus que la vie avec Marcel, qui constitue une « habitude » pour Gabrielle : sans l'écriture, elle ne serait que « la moitié d'elle-même »... L'écriture épistolaire semble même faire partie, à un certain moment, d'une « routine » à laquelle Gabrielle ne s'accorde pas le droit de déroger :

Mes journées commencent à prendre le chemin d'une autre routine et je *réserve* maintenant une heure après le thé pour venir t'écrire. [...] une image me plaît et c'est celle-ci : nous sommes tous les deux assis à une petite table occupés à nous communiquer nos pensées au-delà de la Manche. (Upshire, 24 août 1949.)

On remarque, dans cet extrait, une idéalisation de l'Autre dans l'évocation d'un dialogue, qui demeure toutefois dans la sphère de l'imaginaire. Aussi, plus l'écriture — la création — domine dans la communication avec l'Autre, plus le bonheur semble émerger dans la vie quotidienne de Gabrielle : « Je vois de plus en plus comme je vis dans une espèce d'oasis de bonheur dans la mer tourmentée de la vie » (Upshire, 13 septembre 1949).

Cela dit, même s'il n'y a pas effacement explicite de l'Autre — prémisses absolues de la théorie du mode « réflexif » élaborée par Susan Lee Carrell²² —, certains indices tirés des lettres de Gabrielle témoignent de cet effacement graduel de Marcel en tant que destinataire. Gabrielle lui dit à un certain moment : « Je ne puis être heureuse qu'en étant utile. C'est le bonheur que je désire pour nous : *être* utile l'un à l'autre constamment »

22. Susan Lee Carrell, *op. cit.*

(Upshire, 29 août 1949). Si Marcel ne lui est pas utile sur tous les plans, il l'est certes en ce qui a trait à l'écriture : il est « utile » en ce qu'il est le prétexte par excellence à l'expression littéraire, puisque chaque jour, il permet à Gabrielle de prendre la plume et d'intérioriser — voire de créer — sa relation amoureuse par le biais de l'imagination.

Néanmoins, il est possible de rencontrer certains indices qui laissent supposer la présence d'un dialogue amoureux dans les lettres de l'automne 1949, de même que dans certaines lettres postérieures à 1950 : ce sont les lettres écrites à l'occasion d'anniversaires de mariage, par exemple. Celles-ci évoquent le plus souvent une tentative de rapprochement avec l'*Autre* qui s'apparente à la volonté d'établir un dialogue amoureux. On pourrait ici parler du *topos* récurrent des souvenirs pour caractériser le contenu de ces lettres.

Mon chéri, j'espère que tu as oublié comme moi les quelques prises de bec que nous avons eues et que tu te rappelles surtout les beaux moments d'exaltation que nous avons connus ensemble. Nous ne sommes peut-être qu'au début, je l'espère de tout mon cœur, d'une parfaite amitié et nous arriverons, n'est-ce pas, à l'édifier selon le meilleur de chacun de nous. (Upshire, 26 août 1949.)

Ainsi, si dialogue il y a, celui-ci doit inévitablement passer par les souvenirs : « J'ai passé la journée tendrement unie à toi par ceux-là de nos souvenirs que je préfère et dans nos projets les plus chers pour l'avenir » (Upshire, 30 août 1949). Dans les autres cas, l'écriture de Gabrielle demeure essentiellement réflexive ; c'est le *Je* qui est mis au premier plan, et non plus les « rapports réciproques » avec le destinataire.

Le *topos* des souvenirs, et plus précisément de celui de la première rencontre, reviendra également plus tard dans la correspondance, notamment dans les lettres de l'été 1958, rédigées lors d'un séjour de Gabrielle à Saint-Vital, au Manitoba :

Cette belle région avec ses milliers de petites îles boisées m'a touchée énormément par sa silencieuse beauté et par les souvenirs qu'elle me rendait. Je nous ai revus cet été, il y a onze ans, allant nous baigner ensemble [...]. Les souvenirs se sont élevés en moi comme nos hirondelles autour de leur maisonnette, doux, un peu plaintifs. — Hélas, nous connaissons souvent nos joies lorsque nous les avons déjà dépassées. [...] Ta pensée ne me quitte pas. Jamais au reste, elle ne me laisse, mais ici moins qu'ailleurs où tant de choses me parlent de toi et de l'été 1947. (Saint-Vital, 19 juillet 1958.)

Ces lettres correspondent effectivement à une réminiscence, après onze ans, de la première rencontre et des premières lettres d'amour. Toutefois, l'illusion du dialogue qui animait les quelques lettres du début du voyage se rompt bientôt :

Une petite lettre de toi à moi, de moi à toi, tous les jours, ou du moins fréquente, ferait toute la différence au monde et pourrait à tous deux nous faire le plus grand bien, de toutes les façons imaginables, intellectuellement et autrement. Mais apparemment, tu ne l'entends pas ainsi, c'est regrettable. Je ne peux pas écrire dans le vide. (Saint-Vital, 26 juillet 1958.)

Il y a donc échec du dialogue amoureux parce que Marcel a cessé de répondre aux lettres de Gabrielle. Le discours épistolaire de Gabrielle bascule alors de nouveau vers le monologue. Elle n'écrit plus pour Marcel, mais pour elle-même. En somme, comme l'affirmait Jean Rousset à propos des *Lettres de la religieuse portugaise*, « l'amant [est ainsi] absorbé par l'amante, [et] ce renversement des termes de la relation amoureuse ne pouvait être mieux traduit que par cet insatiable monologue de la lettre sans réponse²³. »

GABRIELLE ROY, L'AMOUR DE LA CRÉATION

Pour conclure, on a pu constater que le discours amoureux de Gabrielle, dans les lettres à son mari, passe d'une tentative de dialogue — qui prend forme dans les lettres de l'été 1947 et qui subsiste jusque dans les lettres de l'été suivant (Concarneau) — à l'émergence d'un soliloque amoureux — inauguré par les lettres d'Upshire, à l'automne 1949.

Au-delà de l'expression des sentiments, du désir et de l'ennui, il ressort de ces lettres un portrait de l'épistolière : celui d'une femme amoureuse, accablée par la solitude et l'éloignement de l'*Autre*, mais qui en même temps bénit cette solitude nécessaire à son travail — l'écriture. Petit à petit, dans la perspective de cet échec répété du dialogue avec Marcel, l'écriture se substitue à l'être aimé comme objet de passion. Ainsi pourrait-on lire les lettres d'amour de Gabrielle Roy comme une manifestation de son besoin d'écrire, de se dire, bref, de son besoin de créer.

De cette façon, l'amour serait non seulement alimenté, voire construit, par l'imagination créatrice de l'épistolière, mais intériorisé par le processus d'écriture, lieu de l'idéalisation du sentiment amoureux. Cela n'est d'ailleurs pas sans rappeler les troubadours du Moyen Âge, pour qui la bien-aimée n'est souvent que fictive et surtout, prétexte à l'expression littéraire de l'amour²⁴. Chose certaine, la création constitue un véritable leitmotiv dans la vie de Gabrielle Roy, le seul peut-être qui puisse caractériser toute son existence. Dans le discours amoureux, qui peu à peu tend vers l'oubli de l'*Autre*, peut-être Gabrielle s'oublie-t-elle aussi elle-même pour donner toute la place à la création...

23. Jean Rousset, *op. cit.*, p. 78.

24. Voir notamment Jérôme Peignot, *Les Jeux de l'amour et du langage*, Paris, Union générale d'éditions, 1974, « 10/18 », 318 p.